

I

L'amour des hommes

— **L**apidez-les ! Elles ne méritent pas de vivre.

Recroquevillées les unes contre les autres, les yeux sombres, exorbités comme pour s'échapper de l'étoffe qui les étouffe, les trois jeunes femmes tremblent de tous leurs membres.

— Nous sommes innocentes ! risque la plus jeune.

— Nous avons été violées par des éleveurs de bétail venus des steppes de Moab ! C'est la vérité, plaide une autre d'une voix pâle.

— Ils étaient cinq. Nous n'avons rien pu faire pour nous défendre.

La foule qui les encercle les entend mais ne les écoute pas. Tout est de leur faute. Ces femmes ont souillé leurs familles. Elles se sont aventurées à travers les vignes, comme le

faisaient jadis leurs mères pour trouver un mari à la saison des vendanges. Elles savaient ce qui les attendait.

— Les Moabites¹ tentent des incursions de plus en plus téméraires sur le territoire de Jérusalem, lance une vieille femme, maintenant un tissu élimé sur son visage de ses mains déformées par les travaux des champs. David mort, les tribus d'Israël ne les effraient plus ! regrette-t-elle.

La menace de lapidation des jeunes filles ravive le souvenir cruel des femmes de son peuple nomade enfermées dans une prison portative, une enveloppe de chair doublée d'un revêtement de tissu. Mais personne ne prête attention aux faibles propos de la Nabatéenne².

— Ces femmes n'ont pas été violées ! Elles ont trahi leur peuple en s'alliant à la chair de nos ennemis, réplique un homme à la barbe fière, voile permanent des hommes dotés d'une descendance.

1. « Ennemis héréditaires » des tribus d'Israël, les Moabites, installés à l'ouest de la mer Morte, seront vaincus par David.

2. Les Nabatéens sont une tribu nomade d'Arabie méridionale. Selon Flavius Josèphe, Ismaël, fils d'Agar et d'Abraham, serait l'ancêtre de ce peuple.

Furieux, il contemple les femmes comme un champ labouré par des intrus. L'atelier où l'homme exprime son pouvoir de création a été souillé. Rien ne pourra le rassurer.

— Nous ne sommes coupables d'aucune faute, répond la plus frêle des accusées, s'indignant de la stupide accusation d'avoir trahi sa famille.

— Couvre-toi ! lance un autre barbu, pointant du doigt l'impudique éclat de peau nue jailli de son voile.

Un adolescent, les lèvres humides d'une virilité inattendue, brandit un fouet. La vue des verges incite la jeune femme à modifier sa tenue. En baissant les yeux, elle rentre dans sa coquille et espère qu'en disparaissant de sa vue elle se soustraira à sa rancune. Séduire reste une malédiction pour les femmes. Leur beauté est funeste. La porter au front, c'est risquer la mort en provoquant la tentation des hommes. Impudique, la beauté des femmes ne peut être que mère de la débauche. Idolâtres de leur propre image, elles jouissent d'une beauté démoniaque qui trouble le cœur des hommes les plus pieux. Tentatrices ! Ces jeunes femmes n'ont pas été violées ! D'humeur volage, elles ont hideusement séduit leurs propres ennemis.

— Les Moabites ne vous ont pas enlevées et ils ne vous ont pas égorgées, persifle l'oncle

d'une des accusées. Tant d'indulgence n'est pas l'usage chez cette nation d'idolâtres.

L'oncle connaît l'infamie de la beauté de sa propre nièce. Lui-même a été jadis troublé par sa chevelure rayonnante comme un soleil noir. Il n'est pas dupe. Ces filles ont usé de leurs charmes pour échapper à la mort. Le seul sang que les Moabites ont versé, c'est celui qui trahit ces femmes en coulant entre leurs cuisses.

— Comment auraient-elles pu résister ? insiste la vieille Nabatéenne, forte de l'impunité de son ventre stérile.

Mais les accusateurs n'ont aucune considération pour une femme aux entrailles asséchées. Quelle faute a-t-elle pu commettre pour mériter ce châtiment ? se demandent-ils. Une femme sans enfants n'est qu'une morte en sur-sis, un cadavre ambulante doté de parole. Peut-être en raison de sa proximité du « Pays sans retour » et de crainte qu'elle ne revienne une nuit les tourmenter, un des hommes se décide enfin à lui répondre :

— Elles auraient mieux fait de se défendre jusqu'à la mort plutôt qu'abandonner leur corps aux mains de leurs assaillants !

Si tout est pur aux purs, la bonne conscience ne suffit pas à l'innocence. Les vierges tombent plus souvent au champ de bataille que

leurs juges. Gardiennes du sang de leur peuple, les femmes forment en temps de guerre un précieux butin destiné à assécher la semence de l'ennemi et à grossir les rangs des esclaves. Razziées plusieurs fois dans leur vie, affectées d'une terre à une autre, ces nomades perpétuelles n'ont d'autre espoir que la protection de leurs parents. Et aujourd'hui, comme la plupart du temps, c'est leur propre famille qui les condamne à mort.

Les trois jeunes femmes savent que leur destin est scellé. Mais davantage que la peur de mourir, c'est d'être déchiquetées et défigurées à coups de pierres qui les épouvante. Rien ne sert de supplier. Rien ne sert de pleurer. Même offrir leur corps à leurs bourreaux ne serait qu'une piètre rançon. En les lapidant, ces hommes espèrent exorciser leurs propres démons. Pas un n'accepterait de troquer son apparente innocence contre une étreinte charnelle avec le Satan, ce provocateur de la piété des hommes, accusateur céleste et gardien du mal absolu qui sépare les créatures de leur créateur.

Résignées, le cœur dévalant leurs collines d'encens, les femmes se vident de leur âme. La vie au bord des lèvres, elles ne parviennent pas à se réchauffer l'une l'autre tant le souffle glacé de l'ange de la mort les paralyse déjà. Pour-

tant, elles ne sont pas les ennemies de ces hommes. Elles sont leurs sœurs et leurs filles, la chair de leur chair et le sang de leur sang. Elles ont vécu les mêmes craintes de l'enfance, puis les espoirs de l'adolescence et maintenant elles ne sont plus que des étrangères, des inconnues à faire disparaître.

Aucune ne tente un regard vers un frère ou un père. De peur de ne découvrir que des monstres, elles préfèrent encore se réfugier dans leurs rêves d'enfance. Un temps où les filles n'étaient pas des démons. Des jours heureux où les femmes n'étaient pas la source de tous les maux.

Adultères contre leur gré, ces femmes menacent la société tout entière. Disposer de leur corps, c'est disposer de la vie des hommes. Terrorisés, les pères préfèrent lapider leurs filles et purifier ainsi leur communauté tout entière. Plus effrayant et sanglant sera le supplice, mieux les hommes se laveront les mains de leurs propres méfaits.

— Les Moabites connaissent les devoirs des femmes ! lance un des accusateurs, préférant accabler les victimes plutôt que de provoquer la colère des violeurs.

— C'est vrai, insiste un autre. Ils ne punissent aucun délit plus sévèrement que l'adultère.

— Ils n'ont pu violer nos femmes, c'est évident. Ils connaissent leur frivolité et interdisent aux leurs de se trouver en leur présence.

— Nos filles les ont séduits, voilà la vérité ! conclut un jeune accusateur, à peine trois poils de barbe au bout du menton, terrorisé à l'idée de la guerre qui menace.

Il sait que l'objectif des batailles est de déraciner l'ennemi, de mettre un terme à sa descendance, d'anéantir sa semence en même temps que tout espoir d'immortalité. Les phallus tranchés constituent le véritable butin des vainqueurs. À cette idée, l'accusateur en serre les cuisses. Mais le pire, ce qui extermine l'ennemi à sa source, c'est le viol des femmes. Engrosser des ventres étrangers, c'est marquer les frontières de son nouveau territoire. Le viol des femmes et l'émasculatation des hommes sont les deux armes d'une guerre totale. Alors, épouvantés, aucun n'est enclin à la clémence.

Le procès ne traîne pas. Pressés d'en finir, les patriarches, trop vieux pour se souvenir des fautes de leur jeunesse, condamnent à mort les filles de leurs filles. Leurs témoignages ayant été jugés irrecevables en raison de la légèreté et de la témérité de leur sexe, elles n'ont pas été autorisées à se défendre. Il aurait fallu deux témoins

de l'événement pour préciser les circonstances des viols. Mais aucun homme ne s'est avancé. Les accusées n'ont même pas été soumises à l'ordalie, l'épreuve des eaux amères prescrite par la Loi pour déterminer la culpabilité ou l'innocence d'une femme adultère¹. Mais celles-ci ne sont pas mariées. Leur adultère a été commis envers leur famille tout entière. Si la Loi considère que les relations entre hommes et femmes non mariés ne constituent pas un adultère, le viol est une transgression, passible de la peine de mort, pour les violeurs comme pour les violées, si elles n'ont pas appelé au secours avec suffisamment de conviction. Seules les filles jusqu'à trois ans qui auraient subi des assauts masculins ne perdent pas sans appel le précieux statut de vierge.

Invisible, la blessure des victimes n'apparaît jamais au grand jour. Les pères et les fils l'ignorent. Ils n'imaginent pas qu'une langue de feu va et vient pour toujours dans leur ventre. Le corps saccagé, l'âme dévastée, leur viol ne cessera jamais. Eux ne veulent pas le savoir, elles ne peuvent l'oublier.

Dissimulé derrière la foule, Jéroboam tient son fils par l'épaule.

1. Nombres 5, 12-31.

— Béni soit le Dieu de Moïse qui ne m'a pas fait naître femme, souffle le chef des Éphraïmites¹ employés à la construction du temple de Jérusalem.

Hypnotisé par la fragilité des corps effondrés sur le sol, son fils ne lui répond pas. Il n'a pas douze ans et ne connaît pas encore la frontière entre les hommes et les femmes.

Invisibles, celles-ci sont vouées à une mort silencieuse, à l'image de ces Madianites, voilées de la tête aux pieds, condamnées à une lapidation anonyme, leur propre identité mise en terre avant même d'être mortes. Ce supplice, jadis réservé aux crimes de sang à l'intérieur d'une même famille, s'est étendu à la tribu tout entière. Verser le sang virginal équivaut à verser le sang familial. Les femmes déflorées sans mari se trouvent ainsi coupables de meurtre. « Tu ne tueras pas » signifie d'abord « Tu ne verseras pas le sang de ta tribu ». Les femmes adultères ensevelies dans un sac sont jetées dans un fleuve avec leur amant. La lapidation, l'enfouissement collectif

1. La tribu d'Éphraïm, second fils de Joseph, lui-même préféré de Jacob, recevra lors du partage de Canaan la partie centrale du pays, du Jourdain à la mer. Les Éphraïmites seront reconnus pour leur zèle religieux et leur nationalisme, leur nom deviendra un synonyme d'Israël.

d'une femme coupable d'avoir versé le sang de la vie est le pire des châtiments. Néanmoins, quel que soit le supplice, l'homme a rarement le courage de voir la vie quitter le corps de la condamnée. Pour échapper à cette peur¹, ne leur suffit-il pas de se masquer la vue ? En voilant ces femmes, ne font-ils que se voiler la face, espérant éviter la crainte qui les tenaille : celle de se réveiller femme ? Car ensevelie vivante, précipitée dans le vide, pendue ou lapidée en étant enveloppée dans un voile transformé pour l'occasion en linceul, la femme meurt seule, abandonnée, isolée des siens, défunte avant d'avoir laissé échapper son dernier souffle.

— Regarde ce que des hommes sont capables d'accomplir par peur, confie Jéroboam à son fils. Vois comment la crainte de mourir les pousse à tuer celles qui leur donnent la vie.

L'ouvrier a cessé son travail. Comme ses compagnons, il observe la scène le cœur battant. L'ombre du Temple inachevé obscurcit la capitale de Salomon. Les ténèbres tentent de se frayer un chemin vers le Saint des Saints, et tous baissent les yeux comme pour ne pas être éblouis par ce terrible présage. Un peuple qui

1. Le terme hébreu *yr'ab*, qui désigne la « crainte », est à rapprocher de la racine *raab*, qui désigne la « vision ».

exécute ses filles au lieu de les protéger est un peuple suicidaire.

La terre se laisse fouiller sans résistance et les trois fosses sont creusées en quelques instants. La foule n'a d'yeux que pour les victimes sacrificielles qui vont racheter leurs péchés. Les hommes aux barbes les plus broussailleuses vérifient que le vêtement des condamnées ne laisse aucune ouverture, ils les soulèvent aussi facilement que des colombes et les plantent debout dans le sol. Leurs jambes vacillent, mais rapidement la terre versée les maintient face à leur destin. Ensevelies dans la glaise jusqu'au cou, les jeunes femmes ne laissent apparaître que leur tête au ras du sol. Trois fragiles fleurs du mal attendant d'être déracinées.

Elles ne connaîtront jamais le lit nuptial. Ni la chaleur d'un amant ni l'amour d'un enfant. Personne ne visitera leur tombe et leur nom sera bientôt oublié de tous. Dans le pays sous la terre, elles continueront d'être seules, confinées à la région du Shéol¹ réservée aux défunts sans descendance. De la vie, elles ne garderont qu'un vague souvenir et dans la mort vivront ce que vivent des fleurs piétinées avant d'avoir éclo, le supplice d'une nuit sans fin.

1. Le pays sans retour où séjournent les humains après leur mort.

Chaque homme a ramassé sept pierres, pas trop grosses pour ne pas tuer les condamnées du premier coup, pas trop petites pour faire éclater les chairs sans assommer les victimes. Car l'expiation de la faute passe par la douleur. Il ne s'agit pas seulement de perdre la vie mais de la regretter.

Aveuglées par le voile qui les enveloppe, elles ne voient pas les pierres voler vers leur tête. Des bourreaux trop excités manquent leur cible sous les huées de la foule. D'autres visent avec précaution, incapables de dissimuler dans leurs yeux un éclat de satisfaction lorsqu'une élégie lugubre répond à leur dextérité. Au début, les femmes ont gémi de peur. Puis la douleur arrachée à leur chair s'est transformée en une longue plainte. Maintenant que les pierres pleuvent, elles ne sentent plus rien et sanglotent d'impatience d'en finir. Avilis, dégradés, leurs corps couverts de honte voudraient fuir dans l'oubli. Seule reste vive l'humiliation dont elles sont victimes.

Jéroboam détourne le regard. Il ignorait jusqu'à présent la monstruosité de ces hommes du désert. Les larmes aux yeux, il cherche un réconfort en serrant son fils dans ses bras.

— Serai-je comme eux lorsque je serai grand ? demande l'enfant avec inquiétude.

Ballottées d'une pierre à l'autre, le cou flasque, les têtes se laissent ensevelir. Trois petits tas de cailloux ensanglantés font office de tombe provisoire. Le mal a été expurgé. Les démons féminins qui viennent étrangler les hommes par les nuits sans lune se sont évaporés avec le dernier souffle des suppliciées. L'excitation des bourreaux retombe subitement. Ils tournent le dos à leurs victimes, laissant à leurs filles et leurs femmes le soin de délivrer les cadavres de leur suaire maculé de sang, d'urine et de fèces expulsés de leur corps en même temps que leur vie. Une leçon que les vivantes ne sont pas près d'oublier. Des semaines durant, elles n'oseront plus sortir de leur maison. Recluses, séparées du monde, elles vont rester à l'abri des tentations. La pâleur de leur peau prouvera à leur mari qu'elles n'ont même pas permis au soleil de les caresser. Pas un homme n'aura surpris leur regard. Elles vont expier des fautes qu'elles n'ont pas commises en pensant au supplice des jeunes innocentes. Puis un jour, elles risqueront un pas dehors, et si elles ne croisent pas un étranger, s'enhardiront à leur tour à se promener dans les vignes. Si des hommes ne les surprennent pas, elles pourront peut-être revenir chez elles intactes. Mais ces instants volés en auront valu la peine.

La foule se disperse. Jéroboam observe les corps sans vie emportés en silence par leurs sœurs. Pour l'instant, elles se taisent. Elles pleureront plus tard dans le secret de leur solitude. L'ouvrier hésite à reprendre son travail. Comme pour en demander l'autorisation, il lève les yeux vers la chambre de Bethsabée, la première reine, la fille du Serment, celle qui a inscrit Jérusalem dans l'éternité. Mais l'étroite fenêtre percée dans un bloc de pierre blanche reste close. Le rideau pourpre frémit à son tour, indiquant que la mère de Salomon est bien dans sa chambre où il paraît qu'elle vit ses derniers jours. Le silence confirme la rumeur. Bethsabée n'aurait jamais permis une telle lapidation, Jéroboam n'en doute pas. Et certainement pas un supplice aux abords du mont du Temple, souillant de sang humain l'autel des purifications. Ce silence terrorise Jéroboam. Ce n'est pas l'écho d'un calme serein, mais l'annonce d'une terrible tempête. C'est à cet instant de stupeur qu'il perd définitivement confiance dans le temple qu'il est en train de bâtir. La lapidation des jeunes filles lui a indiqué les frontières de la vie des hommes. Des bornes plantées pour marquer l'identité des femmes : mariables, à marier et mariées. Hors de ce triple visage, pas de salut ! Une malédic-

L'AMOUR DES HOMMES

tion qui fait des femmes des trophées de guerre. Leur chair réduite à la terre, leur sang à la vie et leur ventre à un trésor à piller. Les femmes naissent des larmes des dieux. Dans ce monde, elles n'ont ni voix ni choix, avec le point commun d'être toutes trahies et la responsabilité de tester la conscience des hommes. Un sort qui ne s'arrête pas à la porte des palais.